



Le printemps fleurit en ligne

GENEVIÈVE TREMBLAY
Le Devoir

Après le retour de Scott Kelly de ses 340 jours dans l'espace, *Exode* tombe à point. Dans cette websérie québécoise de science-fiction, Emmanuel Bilo-deau (très bon dans un cercle aussi fermé) incarne David, un spécialiste en cartographie céleste coincé dans l'espace alors que sa nacelle vient d'être éjectée du vaisseau *ASCE-Atlas*. Réveillé en sursaut de son sommeil artificiel, il utilise le système de télépathie synthétique pour tenter de contacter sa femme et sa fille, toutes deux encore à bord du vaisseau qu'il observe désespérément depuis sa lunette ouverte sur le néant. Léo, son copilote virtuel à la voix « intelligente », lui parle, réfléchit même; sorte de mise en abîme de la pensée de David sur sa vie et sa mort qui approche — qu'il a au fond choisie puisqu'il est presque certain d'échouer dans sa tentative de sauver sa famille de la désintégration de l'*ASCE-Atlas*. Domage qu'il n'y ait que quatre épisodes: le scénario aurait pu en nourrir au moins le double et le suspense, lui, est prenant.

En ligne à tv5.ca/exode



Autres vies de Web

Du côté de la télévision publique, la websérie fait le printemps: au cours des prochaines semaines, le volet gratuit d'ICI Tou.tv accueillera cinq productions québécoises, dont deux diffusées par le Fonds TV5 à la fin 2015 (*L'écrivain public* et *Switch & Bitch*). Les trois autres sont de plus grande envergure: *La vie n'est pas un magazine*, destinée aux femmes de 25 à 35 ans, comptera 22 émissions et réunira Catherine Trudeau, Léane Labrèche D'or et autres invités; *Barmen*, une fiction sur un ancien enfant vedette devenu travailleur de bar (et, à son grand désarroi, le Freud de célébrités) comptera 12 épisodes; et *À ne pas faire à la maison* jouera la carte de l'humour pour répondre aux questions les plus farfelues des jeunes, cela en 48 émissions diffusées jusqu'en février 2017.

En ligne à ici.tou.tv

Californie pararéelle

Pour rendre hommage à l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick et à son univers entre réel et imaginaire, présent et futur, l'équipe d'Arte a conçu un jeu vidéo bluffant: *Californium*. On y devient Elvin Green, un écrivain raté piégé dans des réalités multiples et qui se voit proposer de changer le monde. Quatre univers sont possibles: Berkeley en 1957, hippie et droguée; Berkeley, capitale d'un monde sous surveillance; la planète Mars, refuge postcatastrophe nucléaire sur Terre; ou tout simplement un chaos sans repères, question d'atteindre le summum du genre. On peut jouer gratuitement en ligne ou acheter le jeu complet.

En ligne à californium.arte.tv/fr



LE GUIDE DES ÉCRANS

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 12 AU 18 MARS 2016



ICI RDI

Le documentaire montre les tensions sur les terrains d'opération où s'entremêlent forces de l'ordre, désordre et témoins d'entrechocs.

TÉLÉVISION

Police démontée

Ou comment les vidéos amateurs ont transformé le travail des forces de l'ordre

STÉPHANE BAILLARGEON
Le Devoir

En sociologie, on parle de l'effet Hawthorne quand les résultats d'une expérience sont affectés par le fait que les sujets ont conscience d'être en observation. En éducation, on parle plutôt de l'effet Pygmalion, les performances des élèves pouvant s'améliorer du simple fait que leur enseignant attend d'eux de meilleures performances.

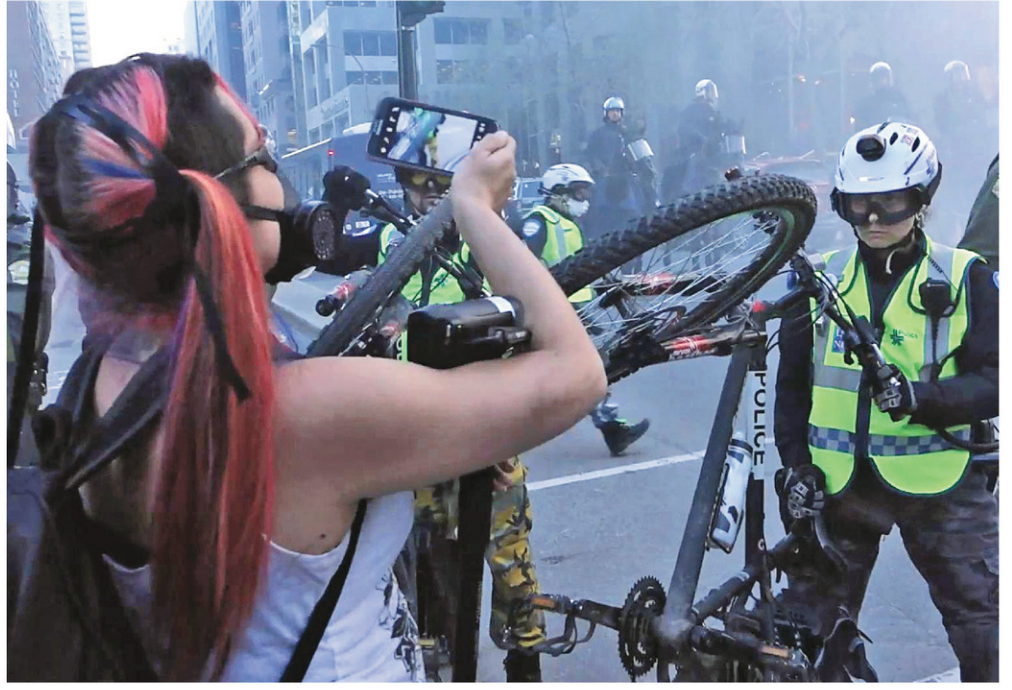
Il faudrait inventer un terme semblable pour la police sous surveillance. Pourquoi pas l'effet matricule 728? L'appellation contrôlée rendrait un ironique et vertueux hommage au vice professionnel de l'agente Stéphanie Trudeau, déclarée coupable de voie de fait pour son arrestation « brutale, illégale et sans motif » d'un musicien de Montréal en octobre 2012.

Son intervention hors norme a été captée par des passants sur leurs cellulaires, par six caméras différentes au total. « Les images nous amènent des preuves irréfutables de ce qui s'est passé », dit l'avocat Alain Arsenaault, interviewé dans l'excellent documentaire de Charles Gervais *Police sous surveillance*.

Le spécialiste des bavures policières commente l'impact des images maintenant omniprésentes alors que défilent celles de l'intervention contre les « gratteux de guitare » du Plateau. « Est-ce que l'intervention était prématurée ou exagérée? A-t-on pris les moyens pour se prémunir en évitant des blessures graves? Avant, cette possibilité d'avoir une preuve vidéo [...] c'était la parole d'un citoyen contre un policier. C'était loin d'être garanti. Les vidéos nous donnent des résultats intéressants. »

Le documentaire utilise un tas d'images d'archives d'ici et d'ailleurs. Les manifestations du temps des carrés rouges sont évidemment très présentes. Le montage et la musique rendent très bien les tensions inévitables sur les terrains d'opération où s'entremêlent les forces de l'ordre, du désordre et des témoins de leurs entrechocs.

La caractéristique fondamentale de tout le portrait se concentre là, dans le relais des idées, des conceptions et des actions autour d'un sujet délicat surchargé d'enjeux sociopolitiques. L'enquête propose différents points de vue, ceux de la police, des manifestants, des témoins, des experts. La sociologie de base comme le b.a.-ba du journalisme répètent que pour comprendre et expliquer une situation, un événement, un phénomène il faut confronter les opinions et les témoignages. Voici donc un modèle de panorama large et englobant entremêlant et confrontant les perspectives.



ICI RDI

L'observation d'un monde par les caméras, demande le film, finit-elle par le transformer?

Du pouvoir des images

On pourrait aussi parler d'une mise en abîme critique par l'image des images. Le film se demande comment l'observation d'un monde par les caméras finit par transformer ce monde. Les cellulaires et les caméras de surveillance ont peut-être réduit l'anonymat dans nos sociétés. Ils ont aussi révélé des choses qui autrement seraient restées cachées tout en forçant à réfléchir sur la complexe vérité des images.

Le sergent Fortin, un vétéran, résume les mutations récentes de sa profession: « Honnêtement, depuis 15 ans, si tu penses qu'il n'y a pas de caméras quand tu intervienst, je pense que tu es à côté de la track. Moi, je me dis qu'il y a toujours une caméra. C'est tellement facile maintenant. Tu peux être filmé du balcon, par un passant, d'une auto. Il y a des caméras partout. »

Le spécialiste de la police Stéphane Berthomet ajoute que certaines images sont trompeuses. « Ce n'est jamais joli, l'exercice de la force, dit-il. Toute la difficulté c'est de savoir si cet usage de la force est justifié ou pas, et on ne le voit pas toujours à travers les images. Ce n'est pas parce que quatre policiers sont couchés sur quelqu'un en train de l'arrêter qu'il y a quelque chose d'illégal ou de violent là-dedans. Le danger des images, c'est d'en tirer des conclusions erronées. »

Il y a des cas contraires où les images montrent bien de l'abus. Le cas d'École, selon M. Berthomet, a été fourni à Trois-Rivières le 2 février 2013 alors qu'Alexis Vadeboncoeur, arrêté pour vol qualifié, a été battu par quatre policiers alors qu'il

faisait acte de soumission, étendu au sol, les bras en croix. La scène a été captée par une caméra.

Ce genre de cas où la police est prise en flagrant délit se produit régulièrement aux États-Unis. Les plus choquantes captations montrent des meurtres en direct. « La police est un fonctionnaire spécial parce qu'il est armé, dit le professeur Francis Dupuis-Déry. Parfois, il utilise son arme à mauvais escient. »

Certains citoyens voient d'ailleurs dans les caméras un moyen organisé de lutter contre la répression policière. C'est le cas de 99 Média, né pendant les grèves étudiantes. « Filmer enlève à la police l'impunité », résume un vidéaste militant. Un autre documentariste de la rue, Moïse Marcoux-Chabot, en rajoute: « On a constaté que souvent, tant qu'il n'y a pas d'images pour prouver qu'on a été frappé et arrêté, les gens n'y croient pas. »

L'avocat Alain Arsenaault croit que ce genre d'image a le mérite de mettre l'accent sur les valeurs devant guider la police. A bien y penser, la policière Stéphanie Trudeau n'a visiblement pas modifié la lourdeur de son intervention malgré les caméras des citoyens, malgré les cris incessants des témoins qui lui demandaient d'arrêter de brutaliser ses victimes. Les images ont par contre aidé à la condamner. L'effet matricule 728 se mesure de bien des manières...

Police sous surveillance

ICI RDI, lundi à 20 h



La douceur d'un géant

MANON DUMAIS
Collaboratrice — Le Devoir

« Le cinéma, c'est un plaisir qui, en plus de 40 ans, ne s'est jamais démenti », affirme le vénérable pionnier du cinéma pour enfants dans *André Melançon, le grand gars des vues* de Luc Cyr (Marcel Dubé, un simple dramaturge). Né en 1942 à Rouyn-Noranda, ce doux géant de 6 pi 3 po doit sa passion de raconter des histoires au regard de sa mère alors qu'enfant, il montait des pièces de théâtre dans le garage double de son père. À quatre ans, il découvre le cinéma grâce à ses grands frères qui l'emmènent voir *Tarzan*: un coup sur la gueule pour le gamin, qui en reprend un deuxième lorsqu'il découvre à 14 ans *La Strada* de Fellini.

Ex-psychoéducateur, André Melançon est littéralement venu au monde avec le bouleversant documentaire *Les vrais perdants*, « un cri d'enfant » selon ses propres mots. Dans la fébrilité du tournage de *La construction du personnage* ou dans la paisible intimité de son salon, le réalisateur de *La guerre des tuques* et de *Bach et Bottine* se livre en toute simplicité à la caméra. Déclarant le sourire aux lèvres et l'œil brillant qu'il est « payé pour jouer dans un carré de sable », le cinéaste se remémore ses rares regrets et les temps forts de sa carrière. Passionnant conteur, l'homme ne laisse jamais transparaître la moindre amertume dans ses propos où il relate, avec humilité, la petite histoire du cinéma jeunesse au Québec. Tandis que défilent d'irrésistibles extraits de ses principales œuvres, force est d'admettre que Melançon est une espèce rare et inestimable dans notre cinéma.

Grands reportages
RDI, vendredi à 20 h

L'enfance après l'Ebola

GENEVIÈVE TREMBLAY
Le Devoir

L'épidémie d'Ebola qui a dévasté l'Afrique de l'Ouest de 2014 à 2015 a surtout été une question de chiffres. Combien de morts, combien de pays touchés, combien de temps avant que le virus s'étende aux autres continents? Rares ont été les portraits de l'humain derrière la panique, dont ces enfants privés d'école — de toute façon fermée — et devenus orphelins. Environ 20 000 enfants, disent les chiffres, auraient perdu un parent dans l'épidémie, quand ce n'est pas les deux.

Orphans of Ebola, l'un des volets de la trilogie de courts documentaires sur Ebola réalisés par Steven Grandison, nous fait rencontrer Abu, 12 ans, dans son village de la Sierra Leone. Nous sommes en janvier 2015, un peu après le pic de l'épidémie au pays. La police veille, assise sous les arbres devant les maisons, à ce que la quarantaine soit respectée. Huit membres de la famille d'Abu sont morts de l'Ebola, dont ses parents. Avec son frère aîné, il cherche un nouvel endroit où habiter, un proche qui les accueillera; mais le manque de ressources (comment donner à manger à une bouche de plus?) le fera migrer dans la capitale, Freetown, où vit la sœur de sa mère. Retour à zéro.

Filmé durant quatre mois, ce très beau film n'a ni narration ni intervenant officiel. On n'y voit et n'y entend que la vie courante, lente et résiliente, alors que règne un affolement planétaire. Dans la cour de sa nouvelle école, où il s'est fait des amis, Abu sourit. « I'm not scared, here. I'm not scared of Ebola. »

Orphans of Ebola
HBO, lundi à 22 h

À LA TÉLÉ LUNDI

LA TÉLÉ VENDED

retrouve embourbé bien malgré lui dans une complexe histoire de raude immobilière et de vol de tableau. **TVA 23h35**

DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ

voir jeudi, 21h. **TFO 1h**

NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

The Witch (V.F.: La sorcière)

★★★★1/2

Campé dans la Nouvelle-Angleterre de 1630, le film conte les tourments croissants d'une famille de puritains qui, après avoir coupé les ponts avec sa communauté, a bâti maison à l'orée d'une vaste forêt dans un désir revendiqué de s'éloigner de toute forme d'influences ou de tentations. C'est dans ce contexte exacerbé de piété, représentée par la mère, et de rigorisme, incarné par le père, que sont élevés cinq enfants, dont Thomasin, l'aînée de 13 ans que les siens, paranoïa superstitieuse aidant, accuseront de sorcellerie. Entre tension larvée et franche épouvante, le film, qui sidère par sa beauté formelle, prend le spectateur par les tripes, mais aussi par l'imaginaire. Outre sa facture ensorcelante, ce premier long métrage de Robert Eggers bénéficie d'une interprétation très habillée. Complètement investie dans le rôle complexe de Thomasin, la nouvelle venue Anya Taylor-Joy entraîne le spectateur à sa suite dans un monde trouble où croyances, fantâsmes et projections contaminent le réel au point, éventuellement, de l'absorber.

FRANÇOIS LÉVESQUE

45 Years (V.F.: 45 ans)

★★★★1/2

Kate et Geoff doivent célébrer ces jours-ci leur 45^e anniversaire de mariage. Tout va bien. Arrive cette lettre qui apprend à Geoff que la dépouille glacée de sa première fiancée, Katya, a été retrouvée dans les Alpes. Ça va encore. Puis, cette question lancinante que Kate ne peut s'empêcher de poser à son vieux compagnon: que serait-il advenu de leur couple si Katya n'était pas morte jadis? Rien ne va plus. En apparence simple, le récit que propose *45 Years* s'avère d'une acuité redoutable. Connaît-on jamais vraiment la personne avec qui on partage sa vie? Est-on soi-même toujours complètement et parfaitement honnête avec elle? Veut-on réellement savoir tout ce que l'on ne sait pas? Autant d'interrogations additionnelles qu'Andrew Haigh (*Weekend*) lance au spectateur en prenant pour prétexte celle qui tennaille sa protagoniste. Pour ce pas de deux vacillant, le cinéaste a réuni deux comédiens extraordinaires: Tom Courtenay et, surtout, Charlotte Rampling (finaliste aux Oscar), de qui le film épouse le point de vue. Repartis de la Berlinale avec des prix d'interprétation plus que mérités, ils sont au sommet d'un art qu'ils transcendent désormais. À l'écran, le temps du film, ils sont.

FRANÇOIS LÉVESQUE

The Revenant (V.F.: Le revenant)

★★★★1/2

Avec des séquences d'anthologie, un réalisme extrême, les prouesses de Leonardo DiCaprio en trappeur survivant aux blessures d'une mère grizzli et parcourant 300 kilomètres dans des conditions impossibles en 1824, *The Revenant*, de l'oscarisé Alejandro González Iñárritu, est sans doute le film le plus puissant et le plus courageux de l'année, collé aux conditions de vue historiques. Tom Hardy y campe un vilain remarquable, la caméra d'Emmanuel Lubezki fait des tours de force, tant pour les images de nature que pour les violents corps à corps. La durée du film (156 min), son âpreté, ses silences, sa puissance, sa force de frappe, mais aussi son scénario parfois trainant en déboussoleront certains, mais le jeu en vaut vraiment la chandelle.

ODILE TREMBLAY

Dheepan

★★★★

Drame d'immigration palmé d'or du Français Jacques Audiard, *Dheepan*, par la maîtrise de sa mise en scène, le naturel de ses acteurs non professionnels et l'acuité de son thème, secoue et bouleverse. Des changements de ton, des incohérences et un dénouement plus mièvre diluent la sauce sans la gâter. Ce film fragile du cinéaste d'*Un prophète* suivant le parcours d'un homme, d'une femme et d'une jeune orpheline du Sri Lanka se faisant passer pour une famille afin de fuir la guerre civile, en atterrissant dans une banlieue française (trop) corrompue, est aussi un pari courageux et un grand film d'amour et de résilience.

ODILE TREMBLAY

Hail, Caesar! (V.F.: Ave, César!)

★★★★

Comédie parodie de l'âge d'or d'Hollywood, avec série de sketches sur plateaux en tous genres, western, comédie musicale, péplum, etc. *Hail, Caesar!* offre aux frères Coen l'occasion de s'éclater à travers les parodies humoristiques en égratignant au passage (mais en douceur) les vraies personnalités des studios des années 1950. Avec une esthétique saturée joyeusement pop, un humour décalé, quelques gags moins forts, mais une distribution de haut vol (dont George Clooney, Josh Brolin et Channing Tatum) et certains numéros remarquables, le film se savoure comme un bonbon acide.

ODILE TREMBLAY

Embrace of the Serpent

★★★★

Voyage initiatique dans la jungle amazonienne en deux temps (le début du XX^e siècle et les années 1940), ce film en somptueux noir et blanc du Colombien Ciro Guerra, à hauteur de cosmologie autochtone, est une œuvre hantée d'une beauté et d'une profondeur exceptionnelles. Cette histoire de scientifiques blancs en quête d'une plante hallucinogène auprès d'un chaman endeillé de sa tribu nous plonge au cœur des ténèbres de la colonisation, mais aussi du rêve.

ODILE TREMBLAY

Le garçon et le monde (O Menino e o Mundo)

★★★★

Devant le départ de son père pour trouver du travail et faire vivre sa famille, un petit garçon aux traits grossièrement dessinés s'embarque dans une aventure périlleuse. Cet enfant de la campagne plonge alors dans la jungle des villes et celle des espaces dévastés par la mondialisation, réussissant tout de même l'exploit d'y insuffler beauté et poésie. Ce long métrage d'animation du cinéaste brésilien d'Alé Abreu affiche parfois une simplicité désarmante, superposant aussi diverses techniques qui en rehaussent la puissance symbolique, ne recourant jamais aux dialogues. La bande sonore se révèle toutefois riche en sonorités rythmées ou atmosphériques, donnant quelques touches latinos à cet univers qui pourrait bien être le nôtre. La fable écolo affiche aussi ses contradictions, en partie financée par la puissante pétrolière Petrobras...

ANDRÉ LAVOIE

Rams (V.F.: Béliers)

★★★★

Comédie dramatique islandaise de Grimur Hákonarson primée à Cannes dans la section Un certain regard, *Rams* allie à merveille l'humour au drame avec un parfum documentaire. Cette histoire de deux frères sexagénaires ennemis et voisins dont les troupeaux de moutons doivent être abattus après une infection par la tremblante, entre gags et tragédie, s'offre un dénouement étonnant d'une charge extraordinaire. Sur des paysages magnifiques, soulignant la petitesse des hommes et deux grands acteurs: Sigurður Sigurjónsson et Theodór Júlíusson.

ODILE TREMBLAY

Spotlight (V.F.: Spotlight: édition spéciale)

★★★★

En 2002, le quotidien le *Boston Globe* publia en une un article incendiaire prouvant, témoignages, correspondances et autres registres officiels à l'appui, que les autorités religieuses avaient mis en place un système de protection de ses prêtres pédophiles. La puissance de l'Eglise catholique dans cette ville américaine en particulier, dont la majorité de la population est de souche irlandaise catholique, était jusqu'alors immense. D'où l'importance symbolique de ce déboulonnage institutionnel précis sur lequel revient, avec une rigueur toute journalistique et un sens du récit tout hollywoodien, le formidable *Spotlight: édition spéciale*, qui se compare favorablement au classique *Les hommes du président*. Une excellente équipe d'interprètes donne vie au scénario béton du cinéaste Tom McCarthy (*Le chef de gare*, *Le visiteur*).

FRANÇOIS LÉVESQUE

Whiskey Tango Foxtrot

★★★★1/2

Débarquée à Kaboul comme correspondante après des années passées derrière un bureau de nouvelles à Chicago, Kim Barker découvre à la dure, et à la drôle, la vie tantôt dangereuse, tantôt absurde de la vie en zone de guerre. Basé sur les *mémoires* de la protagoniste, ce drame «comédique» à forte teneur satirique pose un regard extrêmement critique, voire cinglant, sur la manière dont les médias choisissent de couvrir un conflit, mais aussi sur la manière dont les correspondants, héroïne y compris, en viennent à être prêts à vendre père et mère, voire à compromettre la sécurité de leurs collègues pour une bonne histoire. Trop long, le film ne manque par contre pas de substance et Tina Fey offre un jeu expertement modulé.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Les mauvaises herbes

★★★★1/2

Comédie loufoque de Louis Bélanger, mariant l'absurde et l'émotion, sur fond de syndrome de Stockholm dans une plantation de cannabis en pleine campagne, *Les mauvaises herbes* repose sur une solide distribution (dont Alexis Martin, Gilles Renaud et Luc Picard), les belles images de Pierre Mignot sur paysages enneigés et un mélange de drôlerie et d'émotion bien dosé par le cinéaste, qui font oublier des invraisemblances de scénario.

ODILE TREMBLAY

The Lady in the Van (V.F.: La dame à la camionnette)

★★★★1/2

Un dramaturge en panne d'inspiration se prend de curiosité, puis d'amitié, pour une septuagénnaire excentrique. Logeant dans une fourgonnette décatie, cette dernière a élu domicile dans l'entrée de cour du premier. Basée sur une pièce d'Alan Bennett, qui fait de sa personne un personnage, laquelle est en retour inspirée par la véritable rencontre entre le dramaturge et la femme en question, *La dame à la camionnette* donne à voir l'une des meilleures compositions récentes de la vénérable Maggie Smith. Réalisé par Nicholas Hytner, complice de longue date de Bennett (*La folie du roi George*), le film s'avère aussi drôle que poignant.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Mustang

★★★★1/2

Finaliste aux Oscar pour le meilleur film en langue étrangère, sous le drapeau de la France, *Mustang*, de la Franco-Turque Deniz Gamze Ergüven, est une œuvre sur un bouquet de jeunes filles en butte au patriarcat, empreinte d'espoir et de luminosité. Si le film n'évacue pas une certaine joliesse d'images trop appuyée et certains profils trop caricaturaux, avec ses cinq jeunes actrices, pour la plupart non professionnelles, il nous fait entrer aussi dans le tourbillon de la révolte et dans la cohésion de groupe en tenant par ailleurs des propos sur la sexualité, qui ont fait pâillir en Turquie.

ODILE TREMBLAY



LES FILMS SÉVILLE

LES MAUVAISES HERBES, de Louis Bélanger, avec Alexis Martin, Gilles Renaud et Emmanuelle Lussier-Martinez

Deadpool

★★★1/2

Défiguré à la suite d'expérimentations qui en ont fait un mutant capable de guérir de n'importe quelle blessure, Deadpool cherche à se venger tout en redoutant de dévoiler sa nouvelle apparence à sa fiancée, qui le croit mort. Issu des *comics* Marvel, *Deadpool* était un antagoniste qui s'est mué en anti-héros caractérisé par des appétits sexuels débridés, un rejet de l'autorité (à commencer par celle des autres superhéros), et une propension à faire des commentaires inappropriés dans les moments les plus inopportuns (lesdites remarques étant souvent adressées au lecteur, Deadpool se plaisant à briser le quatrième mur). Bonne nouvelle pour les amateurs: le studio Fox n'a pas édulcoré le plus railleur des superhéros. Un choix avisé, d'autant que le procédé du commentaire direct permet une métanarration, laquelle rend possible une saine mise en boîte des codes et poncifs du genre que le personnage ridiculise (tout en s'y pliant lui-même plus tard). En cela, *Deadpool* sera pour le film de superhéros ce que *Scream* fut autrefois pour le film d'horreur: l'occasion d'une introspection et, idéalement, d'un renouveau. Bref, c'est la manière qui donne son sel à ce film irrévérrencieux.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Boris sans Béatrice

★★★1/2

Sixième long métrage du cinéaste québécois Denis Côté, *Boris sans Béatrice* est une incursion dans la conscience d'un entrepreneur bourgeois et arrogant que la dépression de son épouse force à se remettre en cause (James Hyndman, très juste). Si le sujet peut sembler éculé, le traitement du film entre images superbes aux cadrages irréprochables mêlé à des éléments de fantastique, dont l'incarnation de la conscience du héros en Denis Lavant au costume de prestidigitateur, lui confère un caractère insolite qui fascine. De bonnes interprétations féminines, surtout de Lætitia Isambert-Denis, qui joue sa fille) et un climat trouble n'empêchent pas *Boris sans Béatrice* de manquer parfois de liant entre ses tons et de finir sur une fin heureuse qui déconcerte.

ODILE TREMBLAY

Chasse-galerie (la légende)

★★★★

Conte moral davantage que fantastique, *Chasse-galerie* nous entraîne dans un passé qui ressemble beaucoup à celui des «pays d'en haut». Secrets, amours illicites, notables mesquins, dur labeur, caprices de la nature, rien ne manque à ce portrait du Québec du XIX^e siècle. Or, l'angoisse et la peur suintent rarement de ces personnages que le scénariste Guillaume Vigneault semble avoir puisés dans les classiques signés Germaine Guèvremont et Louis Hémon. Jean-Philippe Duval (*Dédé à travers les brumes*) orchestre une production ambitieuse, visuellement attrayante (sauf dans ses rares aspects féériques), d'où émane une évidente nostalgie, mais rarement la magie.

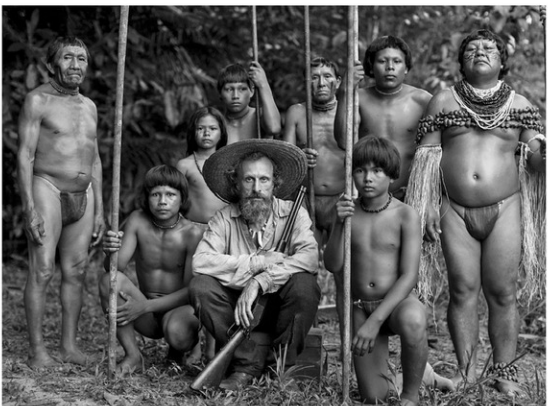
ANDRÉ LAVOIE

Where to Invade Next (V.F.: L'invasion américaine)

★★★★

Difficile d'être contre les arguments de Michael Moore, surtout lorsqu'il affronte des idéologues aveuglés par leur propre bêtise. Le documentariste, aussi doué soit-il (*Fahrenheit 9/11*, *Sicko*), n'hésite pas à faire des pirouettes pour gagner la partie, maîtrisant à merveille les subtilités du montage. Moins colérique, ou sans doute encore subjugué par Barack Obama, le voilà parti sur les routes de l'Europe et d'ailleurs pour découvrir les meilleures pratiques qui fondent une société plus juste, et plus saine. Les exemples ne manquent pas, de l'Italie (pour les congés payés) à la Slovénie (pour les droits de scolarité gratuits, même aux étudiants étrangers!), Moore plantant un drapeau américain chaque fois qu'un concept lui plaît. C'est une façon amusante d'épingler tout ce qui ne va pas dans sa cour, et il ne peut pas s'empêcher de le faire avec ses gros sabots.

ANDRÉ LAVOIE



CINÉMA DU PARC

EMBRACE OF THE SERPENT, de Ciro Guerra, avec Jan Bijvoet, Nilton Torres et Brionne Davis

Race (V.F.: 10 secondes de liberté)

★★★★

En 1936, aux Jeux olympiques de Berlin, l'athlète afro-américain Jesse Owens (Stephan James) entra dans la légende en gagnant quatre médailles d'or. Tourné en grande partie à Montréal, ce drame historique de Stephen Hopkins (*Perdus dans l'espace*, *L'ombre et la proie*, *Suspicion*) ne passera peut-être pas à l'histoire malgré son récit fascinant. Classique, un tantinet didactique, il raconte sagement comment une nation, elle-même rongée par la ségrégation raciale, ferma les yeux devant la montée du nazisme au nom du sport.

MANON DUMAIS

Le Petit Prince

★★★★

Poussée à une discipline inhumaine par sa mère qui croit bien faire, une fillette apprend graduellement à être une enfant au contact d'un vieux voisin qui, jadis aviateur, fit la connaissance d'un curieux gamin qu'il surnomma «le Petit Prince». Le «présent» recourt à l'animation image par image, ou en volume, tandis que le «passé» où apparaît le Petit Prince prend forme au moyen de la technique du papier découpé, puis de l'animation par ordinateur. D'emblée, la facture enchante. Sur le plan visuel, le film de Mark Osborne est très, très réussi. Sur le plan de l'écriture, le résultat est plus inégal. Les choses se gâtent quand le scénario d'Irena Brignull et Bob Persichetti voit la petite fille fuir en avion afin de retrouver le Petit Prince. Davantage qu'une continuation, ce troisième acte fait l'effet d'un troisième récit plaqué sur les deux autres. S'y bousculent les personnages créés par Saint-Exupéry en versions non plus mythiques, mais prosaïques. Du coup, la puissance métaphorique de l'œuvre originale disparaît. Reste un bouquet d'émotions sincères, mais un brin superficielles. Au final, on reste avec l'impression d'une adaptation qui, n'arrivant pas à se décider entre fidélité et liberté, joue sur les deux tableaux au détriment de l'ensemble.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Brooklyn

★★★★

Parrainée par un prêtre catholique (Jim Broadbent), Eilis (lumineuse Saoirse Ronan) quitte à regret son village irlandais pour s'installer à Brooklyn. Éprise d'un charmant Italo-Américain (Emory Cohen), elle est courtisée à son retour dans son pays natal par un séduisant Irlandais (Domhnall Gleeson). Quel destin choisira-t-elle? Magnifiquement mis en image par Yves Bélanger (Laurence Anyways, Dallas Buyers Club), ce film du réalisateur d'Intermission trace un portrait nuancé et sensible d'une modeste immigrante embrassant le rêve américain.

MANON DUMAIS

River (V. F.: Rivière)

★★★1/2

Au mauvais endroit et au mauvais moment: John Lake (Rossif Sutherland, plus sportif qu'habité), médecin américain pour une ONG au Laos, avait besoin de vacances, pas d'être accusé du viol d'une jeune fille des environs, même s'il a fait la peau à son agresseur, d'origine australienne. Ce séjour introspectif se transforme en cavalcade d'un bout à l'autre du pays, et même dans les eaux du Mékong, pour sauver sa peau, et le plus souvent sans son passeport. Mais que faisait-il là avant de plonger dans cette galère? Le cinéaste canadien Jamie M. Dagg ne répond peut ainsi dire jamais à la question, nous forçant à suivre un héros malgré lui dont la quête indiffère. Reste les paysages du Laos, le plus souvent traversés à grande vitesse et par tous les moyens imaginables.

ANDRÉ LAVOIE

Un + Une

★★★1/2

Même en Inde, rien de nouveau sous le soleil chez Claude Lelouch. Le réalisateur d'*Un homme et une femme* change (radicalement) de décor, mais c'est un peu toujours la même ritournelle qu'il nous chante ici. Un célèbre compositeur dévoué au cinéma (bonjour Francis Lai) rencontre la femme d'un ambassadeur et ensemble, ils partent à la rencontre d'Amma, surnommée la prêtresse des câlins. Ce voyage en est surtout un à travers les sentiers bien balisés d'un cinéaste épris par les thèmes de l'amour, du hasard qui fait souvent bien les choses, et du cinéma qui bien sûr se mêle constamment à la vie — du moins chez Lelouch! Le tandem formé de Jean Dujardin et Elsa Zylberstein ne provoque aucune étincelle, plombé par leurs bavardages souvent improvisés et captés par la caméra toujours fébrile d'un cinéaste fidèle à ses obsessions, et à ses manies.

ANDRÉ LAVOIE